

LES DENTS

C'EST DE L'ARGENT !

BLANCHEUR HOLLYWOODIENNE OU ÉMAIL
ÉBRÊCHÉ, ALIGNEMENT PARFAIT OU CANINES
REBELLES... NOTRE DENTITION PARLE
POUR NOUS. ENTRE INÉGALITÉS SOCIALES
ET ARNAQUES ESTHÉTIQUES, L'ENQUÊTE
INÉDITE D'OLIVIER CYRAN RÉVÈLE TOUT CE QUE
NOTRE SOURIRE CACHE. PAR **HÉLÈNE GUINHUT**

Les honteux du sourire le savent, l'état de nos dents n'est pas accessoire. Nos bouches sont le théâtre d'une véritable guerre sociale, où les laissés-pour-compte, abandonnés dans les tranchées des soins « Sécu », souffrent en silence. Après un ouvrage acéré sur les « Boulots de merde ! »* publié en 2016, Olivier Cyran se penche, dans « Sur les dents » (éd. La Découverte), sur cet organe ô combien symbolique. Sans jamais se départir de son humour grinçant, il interroge les origines des inégalités dentaires, du paléolithique au cabinet rutilant du dentiste hollywoodien. Attaché à un journalisme social, il donne la parole à ceux qu'on n'entend pas, comme Abdel, victime des cabinets low cost Dentexia, Nordy, survivante de violences conjugales aux dents minutieusement fracassées par son ex-conjoint, ou Paul, dentiste désabusé par les dérives de ses confrères fortunés. De page en page, il nous guide dans le labyrinthe des soins dentaires, où arnaques, déboires et beauté guettent les patients. Un ouvrage qui fera grincer des dents toute une profession, mais arrachera plus d'un rictus de satisfaction à ceux qui ont un jour souffert dans le cabinet du dentiste.

ELLE. Pourquoi avoir choisi d'enquêter sur les dents ?

OLIVIER CYRAN. Au cours de mon parcours de journaliste, j'ai à maintes occasions rencontré des gens qui avaient des problèmes de dents. Dès que la parole se libère, on découvre des récits intimes, mais aussi des problématiques sociales et politiques. La difficulté était de trouver une sorte de « fil dentaire » qui permette de ne pas trop se disperser, car c'est un organe passionnant aux nombreuses significations symboliques. Objet à la fois culturel et esthétique, il nous renvoie à la question du sourire, donc de l'affectivité. J'ai choisi de me consacrer à la question sociale, celle des inégalités face aux soins dentaires. Ce qui est frappant, c'est à quel point cette problématique est très peu considérée par les pouvoirs publics alors que les dégâts causés par les problèmes de dents non soignées sont extrêmement graves.

retrouve parmi ceux qui ont des dents plus ou moins abîmées. Cette différence est liée au niveau de vie ; à la possibilité d'accéder à une alimentation variée et pas trop riche en sucre, d'échapper à des modes de consommation comme le tabac, les produits stupéfiants ou l'alcool. Les inégalités se manifestent ensuite dans l'accès aux soins, entre ceux qui ont les moyens de payer des soins non remboursés et ceux qui vont chez le dentiste pour des soins conservateurs au tarif Sécu bien souvent bâclés.

ELLE. On ne compte plus les reportages et émissions sur la chirurgie esthétique, les régimes, les relookings... Pourquoi, quand il s'agit des dents, c'est motus et bouche cousue ?

O.C. Les dents en tant que vitrine sociale sont excessivement valorisées et cette norme esthétique contribue à la non-visibilité de ceux qui ont des dents détériorées et le vivent comme une honte. Certaines personnes vont jusqu'à s'isoler socialement. Il y a aussi tout un discours dans les messages de prévention qui consiste à responsabiliser l'individu. Si vous voulez des belles dents, ce n'est pas compliqué ; brossez-les selon les règles canoniques, menez une vie exemplaire, et tout ira bien. Ce discours est intégré par une bonne partie de gens qui culpabilisent.

ELLE. À quand remonte cette obsession du sourire parfait ?

O.C. Sans être historien, j'ai identifié deux périodes clés. La France est le pays où a émergé la dentisterie moderne avec le livre fondateur de Pierre Fauchard, publié en 1728. C'est un peu avant cette époque que le travail des chirurgiens-dentistes a été reconnu par Louis XIV. Cela fait aussi écho à des nouvelles normes sociales dans l'aristocratie et la noblesse. Sous l'influence des Lumières et du rousseauisme, la haute société se prend d'intérêt pour le sourire, alors que jusque-là il fallait fermer la bouche, sourire était presque obscène. À la même période, un certain Nicolas Dubois de Chémant met au

ELLE. À vous lire, l'état de nos dents est plus révélateur de notre statut social que notre feuille d'imposition...

O.C. C'est une réalité empirique. Dans les milieux dotés d'un certain prestige social, non seulement il est normal d'avoir de bonnes dents, mais il faut qu'elles soient blanches. Dès qu'on quitte ces milieux, on se



Marilyn Monroe, en 1958.

point le premier dentier en céramique qui remplacera ceux en dents d'animaux – voire en dents d'humains – qui dégageaient une odeur fétide. À partir de ce moment-là, l'épopée des dents blanches peut commencer. L'autre étape est liée à l'industrie du cinéma. Dans les années 1920, un dentiste invente la facette dentaire pour les acteurs de Hollywood. Coller un machin blanc sur les dents pour les faire paraître belles est quand même une idée de génie ! Le cinéma s'est entiché de cette technique, imposant une norme de beauté qui perdure encore aujourd'hui.

ELLE. Vous comparez la France avec les États-Unis où la quête du sourire hollywoodien vire à l'obsession. Sommes-nous en train de nous américaniser ?

O.C. En Amérique, où les problèmes de dents sont bien plus massifs qu'ici, nombre de dentistes se spécialisent dans le blanchiment des dents. En France, une dentisterie à deux vitesses apparaît. Alors que nous sommes censés avoir un système qui permet à tous d'accéder aux soins, ce n'est en réalité pas le cas. De ce point de vue, la situation n'est pas très éloignée de celle des États-Unis. Mais la norme du sourire hollywoodien s'impose moins fortement. Là-bas, avoir des dents brillantes est une nécessité pour être embauché dans nombre de métiers, d'où l'existence d'un système de prêts bancaires pour investir dans une restauration dentaire, comme on s'endette pour ses études. Il est possible que la France aille vers ce modèle, mais il y a aussi une législation plus contraignante. Outre-

Atlantique, des produits partiellement toxiques sont autorisés pour blanchir les dents, ce qui est moins le cas en Europe.

ELLE. L'industrie dentaire n'est-elle pas en train de créer un sourire standardisé ?

O.C. À partir du moment où les dents blanches sont un signe de distinction sociale, cela perd de son efficacité dès lors que tout le monde a des dents blanches. Sans oublier que des dents plus blanches que blanches peuvent finir par produire un effet un peu monstrueux. Des comiques américains se sont par exemple moqués de Donald Trump à cause de ça, et de son élocution un peu chuintante qui laissait imaginer qu'il portait un dentier. Aux États-Unis, on assiste à l'émergence de nouvelles pratiques pour permettre de se distinguer. Alors qu'ici on considère un diastème inesthétique et problématique, des Américains se font faire des dents du bonheur intentionnellement.

ELLE. Votre enquête évoque aussi les femmes victimes de violences conjugales. Les dents sont-elles un sujet féministe ?

O.C. Il est clair que les dents sont une ligne de front pour tous, mais c'est encore plus le cas pour les femmes. Un beau sourire étant très valorisé, casser les dents est une manière particulièrement brutale

et spectaculaire d'affirmer son droit de propriété sur le corps de la femme. Quand on sait que Sandrine Bonnaire s'est fait casser méthodiquement les dents par son compagnon il y a une vingtaine d'années, on se doute que ce n'est pas sans lien avec le rayonnement de son sourire. Dans mon livre, je rapporte un autre témoignage d'une femme qui s'est fait détruire les dents par le père de ses enfants. Ces problèmes dentaires ne sont pas seulement liés au fait de manger du sucre ou d'avoir tiré le mauvais ticket à la loterie génétique, ils viennent aussi des violences physiques.

ELLE. En parlant des « sans-dents », François Hollande a-t-il malgré lui attiré l'attention sur une population invisibilisée ?

O.C. Ce n'était évidemment pas son intention. Il a utilisé cette expression avec le plus grand mépris comme synonyme de pauvres, de gueux. Mais ça a eu un effet paradoxal. Au moment où il a tenu ces propos, une lutte était menée par un collectif de personnes victimes des centres dentaires low cost Dentexia. Pour ces patients aux bouches mutilées, cette phrase a été vécue comme une retentissante gifle, mais ça leur a donné une visibilité médiatique. Encore aujourd'hui, beaucoup de gens s'en souviennent. Cela montre à quel point c'est une question extrêmement sensible, ce qui rend plus incompréhensible encore son absence de prise en compte dans le débat public. ■

* Coécrit avec Julien Brygo.

